

DE LA MORTALITÉ

DES

ENFANTS EN BAS AGE

A L'ÉPOQUE

DE LA DENTITION

GUIDE MATERNEL

PAR A. DELABARRE

DOCTEUR EN MÉDECINE,

Chevalier de la Légion d'honneur, de l'ordre du Christ de Portugal,

Médecin dentiste de l'hospice des Enfants trouvés et orphelins à Paris, des crèches

et des écoles communales du 1er arrondissement, etc.

PARIS

LIBRAIRIE DE VICTOR MASSON

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

1855

DE LA MORTALITÉ

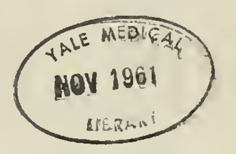
DES ENFANTS EN BAS AGE

A L'ÉPOQUE

DE LA DENTITION

GUIDE MATERNEL

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon, 2.



DE LA MORTALITÉ

DES

ENFANTS EN BAS AGE

A L'ÉPOQUE

DE LA DENTITION

GUIDE MATERNEL

PAR A. DELABARRE

DOCTEUR EN MÉDECINE,

Chevalier de la Légion d'honneur, de l'ordre du Christ de Portugal,

Médecin dentiste de l'hospice des Enfants trouvés et orphelins à Paris, des crèches et des écoles communales du 1er arrondissement, etc.

PARIS

LIBRAIRIE DE VICTOR MASSON

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

1855


MEDICAL
HISTORICAL
LIBRARY

EXPOSÉ PRÉLIMINAIRE.

Ayant offert à l'Académie des sciences mon ouvrage intitulé : *Des accidents de dentition chez les enfants en bas âge, moyens de les combattre*, la *Gazette des hôpitaux*, dans son numéro du 3 mars, en a publié un compte rendu tellement lucide et si fidèle, que j'ai cru ne pouvoir rien faire de mieux que de le reproduire ici, comme étant l'abrégé le plus propre à être lu sans fatigue et avec fruit par les gens du monde, auxquels cette brochure est plus spécialement destinée.

En joignant à ce compte rendu les deux chapitres de mon travail qui contiennent les points les plus importants de doctrines hygiéniques sur les soins dont on doit entourer, selon moi, les enfants en travail de dentition, je puis offrir aux jeunes mères un guide dans lequel elles puiseront des conseils qui assureront, sans nul doute, le bien-être et la santé de leurs nourrissons.

Combien de femmes, en effet, perdent prématurément le plus cher objet de leur tendresse par suite d'une inexpérience fatale ; on ne saurait trop chercher

à les éclairer et à les guider dans la conduite qu'elles doivent tenir pendant les époques critiques que les enfants ont à traverser avant de pouvoir échapper sans danger à leur sollicitude.

Puissent ces quelques pages, résumé de nombreuses recherches spéciales et consciencieuses, produire tout le bien que j'en attends.

DE LA MORTALITÉ

DES ENFANTS EN BAS AGE

A L'ÉPOQUE DE LA DENTITION.

(Extrait de la *Gazette des hôpitaux*.)

Un sixième des nouveau-nés périt chaque année au moment du travail des dents. Déjà, en 1781, la Société royale de médecine, frappée de cette proportion inquiétante, avait proposé un prix pour le meilleur mémoire sur la question suivante :

« Quels sont les moyens les plus sûrs de préserver » les enfants en nourrice des accidents auxquels la » dentition les expose, et d'y remédier lorsqu'ils en » sont atteints? »

La question, mal étudiée, ne fut pas résolue ; car, ainsi que les tables de mortalité le constatent, la proportion des enfants qui périssent encore aujourd'hui par la dentition est exactement la même qu'en 1781.

Pouvait-il en être autrement, lorsqu'on songe que le véritable mécanisme de la sortie des dents était resté un mystère jusqu'à ce jour, et que les plus grossières erreurs servaient de base aux soins donnés com-

munément aux nourrissons frappés d'accidents de dentition ?

Parmi ces erreurs, les principales consistent à croire que les dents percent les gencives de force, à la manière d'un poinçon traversant du parchemin, et à attribuer aux efforts qu'elles font pour perforer, les gencives, les accidents si souvent mortels qui accompagnent leur sortie.

Sous ce titre : DES ACCIDENTS DE DENTITION CHEZ LES ENFANTS EN BAS AGE, MOYENS DE LES COMBATTRE, le docteur Delabarre, médecin dentiste de l'hospice des Enfants trouvés et orphelins de Paris, vient d'offrir à l'Institut un ouvrage éminemment utile sur ce sujet.

L'auteur démontre, pièces anatomiques en main, que les dents ne percent pas les gencives avec effort, ainsi qu'on le croit généralement.

« En effet, dit-il, abstraction faite de la douleur, s'il était permis de supposer que les dents incisives et les canines perforassent les gencives, par suite de leurs formes coupantes et pointues, cette supposition devient tout à fait impossible, dès que l'on considère les dents molaires, dont la surface carrée compte près d'un centimètre de largeur, et lorsqu'on sait que le tissu des gencives est d'une nature molle, élastique, et partant extensible.

» Si ces dernières dents devaient traverser les gencives de force, elles en distendraient inévitablement

les chairs jusqu'à ce qu'elles éclatassent à la façon d'un ballon trop tendu, et chacun sait que ce n'est pas ainsi que la nature procède à la sortie des dents. On aperçoit d'abord une petite pointe, puis une autre, puis une autre, et enfin la dent paraît dégagée de toute entrave. »

Comment les choses se passent-elles donc?

Voici la description anatomique qui est faite par l'auteur :

« A mesure que les dents s'avancent vers l'extérieur, par suite du développement des os de la mâchoire, il se forme entre elles et les gencives un petit corps fongiforme, en grande partie composé de vaisseaux absorbants, lequel ronge, détruit ou plutôt *absorbe* graduellement tous les obstacles qui pourraient s'opposer à leur sortie. »

Ce qui milite victorieusement en faveur de cette opinion, c'est qu'en effet, si les dents devaient se frayer brutalement un passage à travers les mâchoires, tous les enfants indistinctement souffriraient, tandis que l'observation nous montre chaque jour un nombre considérable de nourrissons chez lesquels la sortie des dents s'opère sans déterminer la plus légère souffrance, sans causer le plus petit malaise.

Quelles sont donc alors les causes des accidents si souvent mortels qui surviennent chez les enfants à cette époque?

Ne serait-il pas possible de les prévenir?

Telles sont les questions que l'auteur semble avoir résolues affirmativement.

Les mâchoires, dit-il, sont admirablement organisées pour que la dentition s'effectue avec facilité : mais trop souvent, sous l'influence d'une alimentation vicieuse, mal réglée, ou bien sous l'empire de certaines conditions atmosphériques, les petits corps fongueux chargés d'ouvrir passage aux dents *s'engorgent*. L'irritation légère qui en résulte détermine dans les gencives une sorte de démangeaison ou de chatouillement particulier que M. Delabarre désigne sous le nom de PRURIT DE DENTITION.

Ce prurit agace les enfants, les excite à porter constamment leurs doigts à leur bouche, et à comprimer convulsivement entre leurs mâchoires les corps les plus durs ; bientôt ils en sont irrités au dernier point.

Sous l'empire de cette excitation incessante, les fonctions du système nerveux se troublent, la salivation s'établit, les digestions s'altèrent, et la diarrhée, précédée ou suivie de vomissements violents ou de terribles convulsions, vient mettre prématurément fin à une existence qui datait à peine de quelques mois.

L'observation et l'anatomie s'accordent pour faire reconnaître l'absence de toute autre cause que celle du prurit de dentition pour engendrer de semblables phénomènes, et l'importance qu'il faut attacher à combattre cette sensation si bénigne en apparence.

Selon l'auteur, les soins hygiéniques les plus sim-

ples suffisent pour rendre la dentition facile dans la généralité des cas.

Ces soins consistent :

1° A régler avec intelligence l'alimentation des nouveau-nés d'après leur âge, et particulièrement d'après le nombre des dents sorties.

2° A surveiller attentivement les gencives, et à les entretenir dans un parfait état de santé et de fraîcheur.

Pour obtenir ce dernier résultat, M. Delabarre conseille de frictionner, matin et soir, les gencives des enfants en travail de dentition à l'aide du doigt enduit d'un sirop qu'il a présenté à l'Académie des sciences.

Par ces procédés si simples, la période dentaire s'écoule sans trouble ; le système nerveux reste calme, le sommeil est parfait, les digestions sont bonnes, et la santé des enfants s'établit sur des bases d'autant plus solides qu'ils n'ont pas souffert dans les premiers mois de leur vie.

GUIDE MATERNEL

Nous allons passer en revue les deux points qu'il est essentiel d'observer à l'époque de la première dentition :

1° Alimentation des nouveau-nés;

2° Surveillance des mâchoires en travail, soin hygiénique des gencives.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ALIMENTATION.

L'alimentation des enfants en bas âge doit être réglée d'après le nombre et la forme des dents sorties.

Consultons la nature, c'est le meilleur maître.

Parmi les conditions sur lesquelles se fondent l'existence et la santé de l'homme, l'alimentation est assurément une de celles qui occupent le premier rang; mais, loin que ses effets répondent au vœu de la nature, ils le contrarient, ou produisent dans l'économie les désordres les plus funestes, lorsque la quantité et la

qualité des aliments ne sont point en équilibre parfait avec les besoins et les forces de l'individu. Si l'homme le plus robuste et le mieux constitué succombe tôt ou tard à des actes d'intempérance fréquemment répétés, comment une frêle créature, à peine sortie du sein de sa mère, et dont l'organisme n'est encore qu'à l'état d'ébauche, résisterait-elle à un régime alimentaire hors de proportion avec la puissance de ses organes digestifs?

Le premier principe dont une mère doit bien se pénétrer, c'est que la condition du nouveau-né est identiquement celle d'un convalescent épuisé par une longue maladie et auquel il s'agit de rendre par degrés la vigueur et l'activité.

Comment y parvenir, si ce n'est par des ménagements infinis et à l'aide d'une nourriture proportionnée aux progrès de ses facultés naissantes. La nature, le plus sage et le meilleur des maîtres, ne procède pas différemment dans le cours de la période où elle préside sans partage à l'alimentation de l'enfant. En effet, si l'on étudie les caractères spécifiques de la composition du lait, qui pourvoit seul à la subsistance du nourrisson pendant les mois les plus rapprochés de sa naissance, on acquiert la preuve qu'il subit, à plusieurs reprises, des modifications réglées sur les exigences de son tempérament.

Que s'est-il passé durant son séjour dans le sein maternel ?

Ses intestins se sont obstrués par une quantité de *méconium* dont ils demandent à se dégorger, aussi le premier lait, doué d'une vertu éminemment laxative, agit-il à la manière d'un purgatif.

Cette évacuation accomplie, le lait change progressivement de nature et se transforme en un liquide séreux, médiocrement substantiel dans le principe, mais qui s'enrichit de plus en plus d'éléments nutritifs, à mesure que la puissance d'assimilation se développe et se fortifie.

Au moment où les premières dents apparaissent, le lait vient d'atteindre son point de perfection. C'est alors, mais alors seulement, qu'il faut associer au breuvage lacté des aliments légèrement féculents. Malheur aux parents dont l'imprudence, au mépris de la prévoyance maternelle de la nature, dérobe prématurément l'enfant à sa sollicitude et substitue à une préparation admirablement élaborée dans le sein de la mère un mode arbitraire de nourriture sans rapport avec l'état actuel d'une organisation si délicate ! C'est cependant la faute qu'on commet trop souvent, soit dans la crainte chimérique de voir dépérir l'enfant, soit par ce préjugé vulgaire qui consiste à croire que ce procédé contribue à faire de *beaux nourrissons*. Charger l'estomac de ces pauvres petits êtres de substances dont la digestion exige de sa part de longs et pénibles efforts, ce n'est pas fortifier leur santé, c'est, au contraire, troubler leurs fonctions vitales,

appauvrir et finalement ruiner leur constitution par un travail supérieur aux forces et à l'activité de leurs organes.

Le savant docteur Gilibert assure qu'après avoir suivi, avec un soin particulier, plusieurs jeunes sujets élevés d'après cette méthode d'intempérance relative, il les a toujours vus périr avant la fin du neuvième mois de leur existence.

Rosen, Ludwig et le docteur Moser ont observé que les enfants nés de familles riches échappent plus difficilement à la crise de la dentition que ceux d'extraction modeste, ce qui s'explique par la profusion de friandises dont les premiers sont comblés dès leur bas âge, car l'effet des aliments surabondants est de surcharger les entrailles d'un excès de matières fécales qui encombrent les canaux digestifs, irritent les intestins, gênent la circulation du sang, altèrent son essence et réagissent puissamment sur le système nerveux. Or, dès que ce système est mis en jeu à l'époque climatérique de l'éruption des dents, le prurit de dentition, dont j'indiquerai plus tard les causes, les effets et le préservatif, se développe et s'accroît rapidement; les digestions se troublent, la diarrhée se déclare, les vomissements paraissent, les convulsions éclatent, et l'on voit fréquemment l'enfant le plus fort et le mieux portant jusque-là succomber aux atteintes d'un mal devant lequel l'art se reconnaît presque impuissant.

Désireux de me rendre compte expérimentalement

de l'influence d'une alimentation vicieuse sur l'organisme, au moment de l'éruption des premières dents, j'ai tenté, à plusieurs reprises, divers essais qui n'ont jamais manqué de me conduire aux mêmes conclusions. Voici une de ces expériences dont le résultat ne permet pas de conserver l'ombre d'un doute.

J'ai élevé quatre jeunes chiens de la même portée, mais en les soumettant à des régimes différents. J'ai laissé deux de ces animaux à la mamelle jusqu'à ce que leur dentition fût complète, sans leur permettre aucune nourriture autre que le lait de leur mère. J'ai sevré le troisième de bonne heure, avec la précaution de ne le sustenter d'abord qu'à l'aide de pain trempé dans du lait de vache, et, plus tard, de liquides chargés de résidus adipeux. Le dernier, séparé de sa mère en même temps que le précédent, a été livré, au contraire, à toutes les fantaisies de son appétit. Sa principale pâture se composait d'un mélange de viande et de pain dont il se montrait fort glouton.

Quelles ont été les conséquences de ces modes variés d'éducation ? Les voici.

Mes deux premiers élèves n'ont jamais eu à subir la plus légère altération dans leur santé. Leur dentition s'est effectuée sans secousse et sans la moindre marque de souffrance. Enfin, ils ont acquis leur complet développement en présentant tous les signes extérieurs de la plus robuste complexion.

Le troisième, après les premiers jours de sevrage,

commença à *mâchonner* les corps durs qu'il rencontrait sur son passage, symptôme indubitable d'une démangeaison des gencives, contre laquelle il cherchait un soulagement. Vers l'âge de cinq mois, il fut pris d'une diarrhée séreuse et de vomissements d'une couleur jaune verdâtre, qui ne tardèrent pas à déterminer un amaigrissement extrême. Le mal céda aux vomitifs, à l'application d'un séton dans la région de la nuque et au régime du lait coupé et de fleur de soufre ; mais cette rude épreuve n'a pas laissé que d'altérer profondément et d'affaiblir sa constitution (1).

Pour ce qui concerne le quatrième, il atteignit d'abord, beaucoup plus promptement que ses frères, une taille et un embonpoint florissants ; mais, à la suite d'une dentition difficile, apparut chez lui, vers le même âge que chez le précédent, une affection de nature identique, mais tellement intense, qu'elle défia tous les soins, toutes les médications, et emporta l'animal en peu de jours.

Ce mal particulier à la race canine, et qu'on nomme vulgairement *la maladie*, a, j'en ai la preuve non-seulement par mes observations, mais aussi par celles du professeur Guersant, l'analogie la plus intime avec les désordres intestinaux si communs chez les très jeunes enfants nourris, contre toute raison, d'aliments solides.

(1) *Des accidents de dentition.*

Il résulte donc, à n'en pouvoir douter, de ces diverses méthodes d'alimentation comparée, que la vigueur et la santé de l'animal se développent en raison directe de la durée de la lactation maternelle. La raison ? C'est que ce mode de nourriture, en harmonie complète avec ses forces et ses besoins, permet à la sortie des dents de s'effectuer sans irritation, sans crise, et par conséquent sans danger. Il en est exactement de même en ce qui concerne l'enfant. Observons toutefois que le régime lacté trouvera un puissant auxiliaire dans certains aliments choisis et gradués, à condition qu'ils soient administrés par une main intelligente, et conformément aux prescriptions de la nature. Où ces prescriptions sont-elles écrites ? Elles le sont dans la dentition ! C'est ici le point essentiel, fondamental, d'un système nouveau, mais d'un système basé sur l'observation constante, sur l'étude raisonnée des faits, et non sur des présomptions et sur des conjectures ; sa simplicité même en démontre péremptoirement l'exactitude. Mais avant de passer à son application, et afin de prouver qu'il n'est, en résultat, que la conséquence naturelle, la déduction logique des lois premières qui régissent le développement de l'enfant, je demande la permission de prendre le nouveau-né au moment où commence pour lui la vie proprement dite, c'est-à-dire la respiration.

Régime à suivre pour les enfants antérieurement à l'apparition des dents.

L'enfant vient au monde. Aussitôt, sans autre maître que l'instinct, son premier acte est de se cramponner au sein de sa mère et d'y sucer à longs traits la liqueur bienfaisante que la nature distille à son intention. Quand ce mouvement tout spontané ne nous en donnerait pas la preuve, l'absence des organes de la mastication ne suffirait-elle pas pour nous convaincre que le lait maternel doit seul pourvoir aux besoins de la première enfance ?

En effet, si l'on sépare chimiquement les matériaux qui concourent à la formation du lait, on trouve qu'il contient, combinés dans une proportion admirable, tous les principes nécessaires au prompt développement de l'ensemble du corps humain. Le phosphate de chaux, base terreuse et solide des os ; le phosphate de fer, qui tient sa place dans la composition du sang ; la matière caséeuse (*vulgò*, fromage), presque identique avec la fibrine ou chair musculaire ; la matière butyreuse (le beurre); la matière extractive (ou végétale); le muriate de soude et de potasse; le sulfate de potasse; le phosphate de magnésie; l'acide acéteux; l'eau et le sucre de lait, substances qui jouent toutes un grand rôle dans le phénomène de la vie.

On comprend aisément qu'un breuvage chargé de tant d'éléments vitaux suffise à l'alimentation d'un être à peine ébauché, quand, dans les montagnes de la Suisse et dans beaucoup d'autres contrées, il constitue la nourriture presque exclusive d'hommes actifs et vigoureux.

Il est bon d'observer que le lait maternel étant, par la consanguinité même, le mieux approprié à la constitution du nouveau-né, c'est toujours à lui qu'il faut donner la préférence.

Allaiter elle-même son enfant est, à mes yeux, pour une mère, un devoir sacré, que d'impérieuses circonstances doivent seules l'empêcher de remplir. Mais si ces circonstances se présentent, ou si, cédant à un usage trop légèrement accrédité, elle se débarrasse sur une étrangère d'un fardeau qui n'eût pas tardé à devenir pour elle un plaisir, c'est un devoir non moins sacré de ne point s'en remettre au hasard du choix d'une nourrice. Je voudrais qu'on se préoccupât davantage des suites funestes que peut avoir, en pareille matière, une imprudente, ou plutôt, ne craignons pas de le dire, une criminelle incurie. On a vu des enfants, nés sains et robustes, s'étioler et périr en suçant le poison d'un lait vicié; on en voit d'autres qui grandissent chargés d'infirmités précoces, affligés de maux incurables, dont ils ont puisé le germe dans le sein d'une femme malsaine. Une bonne nourrice est un trésor beaucoup moins commun qu'on ne pense,

et je suis sûr d'être agréable à toutes les mères, en leur indiquant à quels signes on peut la reconnaître.

De la nourrice et de son lait.

Règle générale, le meilleur âge d'une nourrice est entre vingt-cinq et trente ans. Des cheveux bruns ou blond cendré, une carnation ferme et colorée, des yeux vifs, des lèvres vermeilles, une haleine douce et pure, de bonnes dents, des gencives dures et roses, un nez libre et exempt d'odeur, un cou dégagé, une poitrine large et bien arquée, tels sont les signes extérieurs qui doivent de prime abord fixer l'attention et provoquer un examen plus sérieux. Si les mamelles se présentent sous la forme d'un double hémisphère, si le sein est bien détaché, tendu, consistant, élastique, de moyenne grosseur, et pourvu de tetins assez irritables pour durcir et se dilater sous le doigt; si ces tetins sont bruns, longs, charnus, placés sur la partie déclive du mamelon, et dans le centre d'une aréole de granulations d'un rouge sombre, c'est une présomption de plus en faveur de la nourrice, et il ne reste plus qu'à s'assurer des qualités de son lait.

Pour procéder à cette opération, on commence par tirer de la mamelle une petite quantité de lait, qu'on reçoit dans une cuiller d'argent. Le bon lait affecte une teinte d'un blanc légèrement bleuâtre. Trop bleu,



il manque de qualités nutritives; trop blanc, il est lourd et indigeste. Une odeur suave est le premier indice d'un bon lait. Que sa densité soit telle que, versé à la surface interne d'une assiette légèrement inclinée, il ne coule pas trop facilement; que sa saveur ne soit ni saline, ni amère, ni fade, et il présentera tous les caractères désirables d'un lait salubre et bienfaisant.

Les mauvaises qualités du lait se reconnaissent à plusieurs signes : par exemple, s'il tourne sur le feu; si, mis en contact avec un morceau de toile fine à demi usée, il y laisse, après avoir séché librement, une tache à bords jaunes, ou, ce qui est pire, noirâtres : ce sont là des pronostics des plus suspects. Une goutte, injectée dans l'œil, y occasionne-t-elle un sentiment de cuisson, c'est l'indication d'une surabondance de parties grasses : dans ce cas, le lait a pour effet de relâcher l'enfant et de débiliter ses organes.

De l'allaitement artificiel.

Si un lait étranger ne saurait jamais, ainsi que je l'ai dit plus haut, être substitué sans désavantage au lait maternel, qu'on juge, *à fortiori*, des inconvénients à redouter de la part de l'allaitement artificiel. Cependant, comme on peut se trouver dans la nécessité d'y recourir, et que l'expérience apprend qu'il n'est pas

impossible d'élever un enfant par la méthode dite du *biberon*, ne négligeons pas d'éclairer les mères sur les préférences conseillées par l'hygiène, dans le choix de la lactation empruntée aux animaux domestiques.

Le lait le plus rapproché de celui de la femme par sa composition chimique est celui de l'ânesse ou de la jument. Le lait de chèvre vient en seconde ligne. Le lait de vache, bien qu'il soit le plus généralement en usage, par suite de son abondance et de la modicité de son prix, ne tient que le troisième rang. Le dernier appartient au lait de brebis, que l'excès de matière caséeuse rend lourd et difficile à digérer.

Le lait d'ânesse devra donc être préféré à tout autre. En son absence, on emploiera le lait de chèvre d'abord coupé par un tiers d'eau, puis pur, quand l'estomac de l'enfant sera capable de le supporter. A leur défaut, le lait de vache, mélangé par parties égales avec une décoction d'orge ou de gruau, et mieux encore avec du lait d'amandes, est une ressource précieuse.

J'ai peu de confiance dans le lait de louve, nonobstant l'imposant exemple de Romulus et de Rémus; mais je le croirais encore bien préférable aux expédients préconisés par l'empirisme et l'ignorance, car leur déplorable effet est de compromettre gravement les jours de l'enfant, en entourant l'éruption dentaire des plus sérieux dangers.

Époque du sevrage.

Cependant le nourrisson grandit, se développe, s'anime, prend des forces. Quel moment faudra-t-il choisir pour commencer à le sevrer? C'est là une question qui préoccupe à bon droit les mères, et à laquelle la médecine, pas plus que l'usage, n'a rien de rationnel ni de satisfaisant à répondre. Consultez dix praticiens, autant de réponses différentes.

L'un veut que le lait soit une nourriture sans vertu, qui débilite les organes et prédispose au lymphatisme. Son avis est qu'on ne saurait jamais le supprimer trop tôt.

L'autre soutient le contraire par des motifs diamétralement opposés.

Celui-ci pense qu'il est bon d'administrer au nourrisson quelques aliments solides vers l'âge de cinq ou six mois, afin de suppléer à l'insuffisance du laitage.

Celui-là déclare que le régime lacté répond à tous les besoins de l'enfant durant dix, quinze, vingt, et même trente mois.

On en voit qui approuvent l'usage de la viande ; on en trouve qui la condamnent et se prononcent pour les végétaux. A qui s'en rapporter dans ce conflit d'opinions personnelles, si multiples et si contraires?

Mais à la nature! Il ne s'agit que de la comprendre, de l'écouter et de lui obéir. Ses commandements se manifestent par des signes tellement palpables, son langage est si clair, si simple, si intelligible, que je m'étonne, je l'avoue, d'avoir été le premier à en saisir le sens.

L'ordre et la gradation à observer, par rapport au régime de la première enfance, résultent de l'apparition graduelle des dents.

Quel est, dans l'économie animale, le rôle réservé aux dents? Celui d'organes de la mastication. Les dents sont les auxiliaires obligés, on peut même dire les instruments des organes de la digestion. Si l'estomac eût été conformé de manière à se passer de leur coopération, la nature, qui ne crée rien sans motif et sans but, eût laissé les mâchoires de l'homme dégarnies pendant toute la durée de son existence, ainsi qu'elle l'a fait, d'ailleurs, à l'égard de certaines classes d'animaux. La précaution même qu'elle a prise de les tenir désarmées dans la première période de la vie implique, sans l'ombre d'un doute, prohibition de tout aliment dont la digestion exige une trituration préalable. Ne suis-je pas en droit de conclure de ce premier fait, que si la nature ne pourvoit pas simultanément les mâchoires de toutes les dents; si, au contraire, elle ne procède que lentement et par degrés à l'œuvre de la première dentition, c'est dans l'intention formelle

que l'on apprivoise progressivement l'estomac avec les substances dont l'ensemble doit constituer l'alimentation de l'homme ?

Une preuve de plus de l'évidence de ma proposition, c'est la différence caractéristique qu'on observe entre les diverses catégories de dents, dont la structure spéciale indique et précise la destination. Ainsi, les premières qui apparaissent, et qui sont au nombre de huit, accouplées quatre par quatre à la partie antérieure des deux os maxillaires, sont délicates, fragiles, taillées en biseau, conséquemment coupantes, et fonctionnant, lorsqu'elles se rapprochent et se croisent, à la manière d'une paire de ciseaux. Elles ne sont bonnes qu'à entamer ou à diviser les corps, mais ne présentent aucune disposition qui les rende propres à la mastication. Elles se nomment *incisives.*

Les *canines*, qui se montrent plus tard, sont longues, coniques, acérées, et visiblement destinées à pénétrer profondément dans les chairs des animaux, pour ouvrir un passage aux sucs que la bouche est chargée de pressurer et d'exprimer. Ce sont les dents qui indiquent que l'homme est destiné à se nourrir de viande ; en un mot, qu'il est carnivore. Les herbivores en sont privés.

Les *molaires* surgissent les dernières ; leur forme carrée, leur épaisseur, leur puissance, leurs larges surfaces munies de lobes et d'engrenages qui s'ajus-

tent parfaitement les uns dans les autres quand elles se trouvent en contact, leur assignent impérieusement leurs fonctions : elles sont appelées à broyer et à triturer tous les comestibles, quelle qu'en puisse être la nature.

Le tableau suivant indique d'une manière précise l'ordre d'émission des vingt dents temporaires dites *dents de lait*, et l'époque approximative de leur sortie :

Du 1er au 4e mois. .	Point de dents.
Du 4e au 6e.	2 incisives médianes à la mâchoire inférieure.
Du 6e au 8e.	2 incisives médianes à la mâchoire supérieure.
Du 8e au 10e	2 incisives latérales à la mâchoire inférieure.
Du 10e au 11e . . .	2 incisives latérales à la mâchoire supérieure.
Du 11e au 14e . . .	2 premières molaires à la mâchoire inférieure.
Du 15e au 17e . . .	2 premières molaires à la mâchoire supérieure.
Du 17e au 18e . . .	2 canines à la mâchoire inférieure.
Du 18e au 20e . .	2 canines à la mâchoire supérieure.
Du 20e au 24e . . .	2 deuxièmes molaires à la mâchoire inférieure.
Du 24e au 30e . . .	2 deuxièmes molaires à la mâchoire supérieure.

Il ne me reste qu'à suivre, d'après ce tableau, la marche adoptée par la nature, et à fortifier peu à peu le régime de l'enfant parallèlement aux phases successives de l'éruption dentaire. Je considère comme impossible que la conviction du lecteur résiste à l'évidente logique de ma méthode.

Le nourrisson vient d'accomplir son quatrième mois. Deux petites dents, dites *incisives médianes*, percent la gencive inférieure. C'est la marque indubitable que le

lait de la nourrice ne suffit plus à ses besoins, et que ses organes réclament quelque chose de plus nutritif. Un peu de tapioca, d'arrow-root, de semoule, de vermicelle, ou bien encore de la biscotte et même une poignée de mie de pain bien séchée, qu'on fait bouillir, une demi-heure durant, dans une notable quantité d'eau, avec addition d'une pincée de sucre ou de sel, constitue un léger potage très convenable pour la circonstance. On en offre à l'enfant quelques cuillerées, mais d'abord une fois par jour seulement, afin de familiariser l'estomac tout doucement et sans surprise avec un régime plus nourricier que le lait.

Il est à remarquer que la soif est un besoin fréquent chez l'enfant qui commence à manger ; l'eau sucrée constitue, pour lui, le breuvage par excellence. Le vin, même largement étendu d'eau, possède une vertu trop excitante. D'ailleurs le régime lacté s'accommode mal de sa présence.

A l'apparition des dents incisives supérieures, il est à propos de doubler la ration de potage, c'est-à-dire de la donner deux fois par jour. On se réglera sur la sortie des quatre autres dents de la même série pour épaissir petit à petit les soupes jusqu'à ce qu'elles présentent la consistance de la bouillie, mais on se gardera de rien précipiter, et de leur faire atteindre leur *maximum* de densité avant que les huit incisives aient effectué leur évolution complète.

Les quatre dents qui leur succèdent immédiatement ont reçu le nom de *molaires*. Leur conformation permettant à l'enfant un commencement de trituration, il n'y a nul inconvénient à lui donner d'abord du riz bien cuit, des panades, plus tard des échaudés, du pain trempé dans du lait coupé ou dans du jaune d'œuf, des pommes de terre en purée, des asperges, enfin une petite quantité de poisson léger, tel que sole frite, limande, carrelet, merlan, etc.

Aussitôt que les dents suivantes, dites *canines* ou *œillères*, pareillement au nombre de quatre, commenceront à se laisser entrevoir, on essaiera timidement de quelques potages au pain et au bouillon de poulet ou de veau, puis on arrivera par une transition presque insensible au bouillon gras bien dégraissé et fortement coupé. Si la digestion s'en opère facilement et sans accident, c'est une preuve qu'on peut diminuer graduellement la proportion d'eau jusqu'à suppression absolue. Une fois façonné à l'usage du bouillon gras, l'estomac est en état de supporter les jus de volaille et de viandes rôties. Il est temps de donner aux aliments substantiels l'avantage sur l'alimentation lactée. Dès lors, l'allaitement ne sera plus en quelque sorte qu'une concession faite à l'habitude ; il serait dangereux de le suspendre brusquement, mais on y procédera par une gradation assez rapide pour qu'il disparaisse à l'époque où la dernière des canines atteindra le terme de sa croissance.

Ce procédé sage et prudent présente une double garantie de sécurité : il sauvegarde la santé de la mère aussi bien que celle de l'enfant ; car si l'un est mis, par ses bienfaits, à l'abri des dangers qui peuvent naître d'un changement subit dans le mode d'alimentation, l'autre y trouve l'avantage de perdre insensiblement son lait, dont les derniers vestiges cèdent sans peine à un léger traitement.

La présence des quatre dernières molaires complète la première dentition. Leur apparition est le signal de nouveaux besoins, auxquels les sucs isolés de la viande ne donnent plus qu'une satisfaction imparfaite. Il faut donc renforcer encore le régime, et recourir en premier lieu à la volaille hachée, plus tard au bœuf bouilli, enfin aux viandes rôties de toutes sortes, lorsque la huitième molaire est en ligne. A partir de là, il suffit de régler avec prudence les repas de l'enfant et de contenir ses appétits dans les limites d'une hygiène bien ordonnée ; mais je ne saurais trop insister sur la suprême nécessité de conserver le sein au nouveau-né jusqu'à l'éruption complète des canines : si parfois cette période est, pour lui, féconde en accidents plus ou moins graves, cela tient précisément à ce qu'on l'a soumis à un sevrage prématuré, ainsi qu'à une nourriture trop substantielle, partant excitante. Ce régime stimulant irrite la sensibilité nerveuse, très développée dans l'enfance ; la sortie des canines devient laborieuse ; les gencives sont en proie à ce que j'appelle

le *prurit de dentition*, et la vie du jeune malade est mise, par les conséquences qui résultent de cette affection spéciale, dans un péril très sérieux. Le plus sûr moyen de la conjurer est de se conformer minutieusement aux précautions que je recommande, et qui me sont dictées par l'observation de la nature et l'invariable expérience des faits (1).

A la suite de quelque écart de régime, ou par toute autre cause, il se produit souvent, dans le cours de la dentition, des accidents qui méritent attention. Ils se manifestent par l'affectation de l'enfant à porter ses doigts à sa bouche, par l'abondance de la salivation, par l'apparition de la diarrhée, des vomissements, des mouvements convulsifs, ou par un état permanent de constipation. Ces accidents tiennent fréquemment à la nourrice : en ce cas, cette dernière devra boire de l'eau d'orge ou de gruau, même dans le cours de ses repas. Cette médication, qui agira sur elle par voie directe, opérera par contre-coup chez le nourrisson, à la faveur de l'intermédiaire du lait. De plus, il est utile de faire prendre à celui-ci une cuillerée d'eau sucrée chaque

(1) J'ai remarqué, en outre, et ce détail est de la plus haute importance, que les individus qui ont été sevrés de bonne heure sont généralement affligés de mauvaises dents ; phénomène qu'on s'explique aisément quand on réfléchit que le lait contient au plus haut degré tous les éléments de l'ossification. Le retirer trop tôt à l'enfant, c'est donc enlever aux organes de la mastication un de leurs principes constitutifs.

fois qu'on vient de l'allaiter, surtout s'il vomit en quittant le sein. Si l'enfant est sevré, on réduira l'alimentation, ce qui offre, d'ailleurs, d'autant plus de facilité que l'état morbide entraîne toujours, chez ces organisations délicates, la privation d'appétit. Dans tous les cas, il est urgent de recourir à l'usage du *sirop de dentition*, et d'en pratiquer de fréquentes et légères frictions à la surface des gencives. La propriété de ce dentifrice est de calmer promptement l'ardeur dont ces organes sont le siége, et de faire disparaître, avec le *prurit de dentition*, tous les accidents secondaires, et souvent mortels, qui en proviennent.

Du reste, pour régulariser convenablement l'alimentation du bas âge, je signale aux parents une double boussole qui ne trompe jamais, et qu'ils ne doivent pas négliger de consulter chaque jour : c'est, d'une part, l'état de la dentition, de l'autre la physionomie des excréments. En effet, tandis que le nombre et la conformation des dents sorties déterminent la nature des aliments appropriés à la puissance des organes, les matières excrétées indiquent s'ils ont été bien digérés et choisis avec discernement.

S'il fallait un argument de plus à l'appui d'une méthode si manifestement rationnelle, je le trouverais dans la coïncidence parfaite établie entre le régime réglé sur la dentition de l'enfant et les besoins réglés sur la dépense de ses forces. En effet, considérez le nouveau-né antérieurement à l'apparition des dents.

Il ne marche point, il n'agit point, il reste constamment couché sur son berceau ou sur les genoux de la nourrice, dans une situation voisine de la torpeur qui s'empare de certains animaux, tels que les tortues, les marmottes et autres, pendant la durée de l'hiver, et qui, en paralysant chez eux l'activité, suspend en même temps l'exercice des fonctions digestives, devenues superflues. De même chez l'enfant au maillot, dont la vie, pour ainsi dire végétative, s'écoule dans un état presque léthargique, l'inertie de l'estomac, coïncidant avec l'inaction du corps, se contente sans peine d'un breuvage tel que le lait. A l'époque où se montrent les premières dents, la mobilité s'étant déjà sensiblement développée, le surcroît d'aliments répond à l'accroissement et à la réparation des forces.

A mesure que la machine s'anime, que la liberté des mouvements s'établit, que les facultés agissantes se déploient, en un mot, que la vie active se met en jeu, le régime doit devenir de plus en plus succulent et réparateur. Quand la dernière dent est sortie, l'élève est entré en pleine possession de la vie ; c'est alors que, pour en revenir à l'assimilation que j'ai faite au début du présent chapitre, la convalescence est terminée (1).

(1) Je ferai remarquer, en passant, que la sollicitude de la nature se réveille à l'heure où la vieillesse ramène graduellement pour l'homme une période d'affaiblissement correspondante, en sens in-

Je ne finirai pas sans réfuter d'avance une objection spécieuse dont celte méthode pourrait, à la rigueur, être l'objet.

Mais, dira-t-on, les règles que vous avez posées touchant la marche périodique de l'éruption dentaire sont contredites par de nombreuses exceptions. Tantôt la dentition est précoce, tantôt elle se fait attendre. Comment se comporter dans ces cas anormaux?

Loin d'infirmer l'autorité du système, ces faits particuliers, et contradictoires en apparence, lui donnent pleinement raison. Il me suffit, pour le démontrer, d'établir que les dents ont avec les organes digestifs la corrélation la plus immédiate et la plus intime, ce que j'ai prouvé ailleurs, anatomiquement. En effet, si l'on examine avec attention les membranes au sein desquelles s'opèrent la naissance et le travail des dents, on acquiert la certitude qu'elles ne sont autres que le prolongement des membranes de l'estomac; d'où l'on ne peut s'empêcher de conclure, ce me semble, que les dents procèdent directement de ce viscère. Partant de là, le mystère ne s'explique t-il pas

verse, à celle de l'enfance. La chute successive des dents est le moyen providentiel qu'elle emploie pour interdire au vieillard l'usage des aliments incompatibles avec l'état de son estomac.

D'ailleurs le vieillard, incapable de multiplier ses jouissances, se tuerait par la table, s'il n'en était dégoûté par le mauvais état de sa denture.

de lui-même? Comment ne pas reconnaître que l'estomac joue, en cette circonstance, le rôle de régulateur, et qu'il marque, par la précocité ou la tardiveté de la dentition, l'état précis de son développement et la nature exacte de ses besoins?

Rien de moins étonnant, en effet, que la diversité qui se manifeste entre nourrissons du même âge, parce que les différences qu'on observe dans les tempéraments formés se produisent dès l'enfance : ainsi tel engloutit dans un seul repas plus de nourriture que tel autre n'en absorbe dans toute une semaine ; et cependant chacun des deux se trouve bien de son régime, et se trouverait mal du régime opposé. C'est une question de complexion. Tel enfant a besoin de laitage plus tard que tel autre, et les dents l'indiquent par leur tardiveté.

Je m'arrête : en faut-il davantage pour réduire à néant l'objection que je combats? J'engage les gens du monde et surtout les gens de l'art, j'engage aussi les mères, à relire et à méditer ces considérations que j'ai présentées sous la forme la plus claire et la plus simple qu'il m'a été possible. Si nouveau que soit le principe sur lequel elles sont fondées, qu'on soit bien convaincu que je ne cherche point à être neuf, mais à être utile. Le système que je présente n'est point le fruit de l'empirisme, ni d'une théorie conçue *à priori ;* il est le résultat de longues et sérieuses études basées sur l'examen des faits et sur des expériences constantes. J'ajoute, pour lever tous les doutes et

pour dissiper toutes les craintes, que, de tous les enfants élevés d'après ces données, pas un seul n'a été tourmenté d'une manière inquiétante par la dentition.

Je ne terminerai pas ce chapitre sans faire connaître un nouveau mode d'alimentation des nouveau-nés, qui m'a été enseigné par le docteur Rampont, médecin exerçant avec une grande distinction à Villers-le-Bel.

Les observations faites à ce sujet par ce praticien sont fort remarquables.

A défaut de nourrice, ou bien dans le cas où celle-ci viendrait à tomber malade ou à perdre son lait, voici la ressource précieuse qu'il indique :

On jette un litre d'eau bouillante sur une demi-livre de croûte de pain bien cuite, on laisse infuser quelques minutes ; on passe l'infusion à travers un linge ou un tamis de soie, on *la sucre avec de bon sirop de gomme*, et l'on en nourrit l'enfant *pendant huit jours*, en prenant soin de faire tiédir cette boisson chaque fois qu'on l'emploie, et de la renouveler tous les jours, dans la crainte qu'elle ne s'aigrisse.

Les huit jours écoulés, au lieu de faire infuser la demi-livre de pain, on la fait *bouillir*, toujours dans la même quantité d'eau, et pendant *une minute, montre en main ;* on passe, et l'on sucre de même.

Huit jours après, la décoction sera portée à *deux minutes.*

Huit jours après, à *trois minutes*, et tous les huit

jours on augmentera la cuisson d'une minute, jusqu'à ce que la décoction, passée au tamis, acquière la consistance d'une gelée par le refroidissement.

A dater de ce moment, cette gelée, toujours édulcorée par de bon sirop de gomme, possède des qualités nutritives telles, qu'elle suffit pour nourrir un enfant pendant plus d'une année, et sans que l'on soit obligé d'y rien ajouter de plus.

Non-seulement ce moyen est suffisant, mais il constitue un régime beaucoup plus salutaire et certain qu'un lait douteux.

Si l'on adopte cette méthode, on se servira tout simplement d'un verre ou d'une cuiller, le biberon étant inutile, sinon nuisible dans ce cas. Le docteur Raimpont assure qu'il a fait élever ainsi un nombre considérable d'enfants, qui tous, sans exception, sont devenus forts et vigoureux.

D'après les expériences comparatives que j'ai faites sur les jeunes chiens et sur les jeunes enfants, expériences dont quelques-unes ont été citées au commencement de cette brochure, je reste très convaincu de l'efficacité de ce régime. En effet, j'ai observé que les jeunes chiens, dont les accidents de dentition ont tant de rapport avec ceux qu'on observe chez les enfants en bas âge, s'élèvent admirablement bien avec de l'eau panée de plus en plus consistante, et qu'ils acquièrent par ce seul mode d'alimentation une force et une vigueur remarquables.

J'engage donc toutes les personnes qui se chargent d'élever des nourrissons, à prendre en grande considération ce moyen que je viens de décrire sous la dictée du docteur Rampont. (Rendons à César ce qui appartient à César.)

J'ajouterai que cette méthode devrait être généralisée à l'époque du sevrage, car elle serait éminemment propre à en faciliter l'accomplissement sans secousse, et par conséquent sans danger pour l'enfant.

En effet, les organes digestifs, habitués à l'eau panée rendue de plus en plus consistante par l'ébullition, arriveraient, par une transition insensible et bien ménagée, à supporter sans résistance les soupes, puis les aliments plus substantiels. Tout le secret de la santé est là.

CHAPITRE II.

SOINS DIVERS DONT ON DOIT ENTOURER LES ENFANTS PENDANT LES TRENTE PREMIERS MOIS DE LEUR EXISTENCE, PÉRIODE DE LA PREMIÈRE DENTITION.

Je ne remplirais qu'à moitié l'objet que je me suis proposé en écrivant le précédent chapitre, objet qui consiste à préserver l'enfant des périls qui l'environnent durant le travail de la dentition, si je ne complétais ces instructions par l'exposé des soins secondaires qui corroborent l'efficacité du régime.

En effet, bien que l'harmonie parfaite de l'alimentation avec les besoins et les forces soit, pour le nouveau-né, je le répète, la première condition de bonne santé, cependant on ne saurait méconnaître qu'il est encore certaines précautions hygiéniques qui contribuent puissamment à le défendre contre les influences pernicieuses de l'éruption dentaire.

La première et la plus importante de toutes les règles à observer à l'égard des enfants pendant les trente premiers mois de leur existence, c'est de

6

les garantir des atteintes du froid, source d'une foule d'incommodités plus ou moins dangereuses. Tout démontre que le froid est l'ennemi mortel des êtres animés, tandis que la chaleur, au contraire, est l'agent le plus puissant et le plus actif de la vie. L'étude de la nature nous offre, à ce sujet, une multitude d'observations qui mettent ce double principe hors de doute, et parmi lesquelles je choisirai seulement les suivantes :

1° On voit les animaux préparer instinctivement le nid de leurs petits dans les réduits les mieux abrités, accumuler autour d'eux les substances les plus susceptibles de conserver ou de développer le calorique, les couvrir de leur corps; en un mot, recourir à tous les moyens suggérés par l'instinct maternel pour les mettre à l'abri de l'action du froid.

2° L'abaissement subit ou anormal de la température agit, au témoignage unanime des éleveurs, d'une manière funeste sur les organes des jeunes animaux.

3° Presque tous les êtres vivants, quel que soit le degré de leur intelligence, recherchent avidement la présence du feu et du soleil.

4° Aux approches des frimas, le corps des bêtes les plus robustes se cuirasse de fourrures épaisses.

5° L'hiver, qui fait périr ou engourdit quantité de créatures et de végétaux, est pour la nature une époque de léthargie ; le printemps, au contraire, qui régénère et vivifie, est pour elle un signal de résur-

rection. La raison, c'est que le premier marche sous l'escorte du froid, si fécond en germes de mort, et que le second inaugure le retour de la chaleur, principe et véhicule du fluide vital répandu dans la création.

6° Enfin, on observe que de tous les enfants de la race humaine, les plus déshérités, sous le rapport de la stature et de la vigueur, sont les Lapons, qui, relégués aux confins du monde, passent leur vie au sein de glaces éternelles et loin des bienfaisants rayons du soleil.

Je pourrais multiplier les exemples, mais ceux-là suffisent sans doute pour convaincre les plus incrédules, que le froid est aussi nuisible à l'enfant que la chaleur lui est profitable. Ce principe reconnu, combien ne faut-il pas déplorer, combien n'est-il pas urgent de proscrire cette mode extravagante en vertu de laquelle on se fait un jeu d'exposer à demi nus les tout jeunes enfants à l'air extérieur, par les temps les plus âpres, sous le vain et ridicule prétexte de les acclimater aux intempéries des saisons (1)?

Que l'auteur d'*Émile* se pique de maîtriser la nature et de la façonner à sa guise, c'est peut-être le rôle d'un philosophe ; mais celui du médecin est d'observer les lois qui président au développement et à la

(1) Que penserait-on d'un jardinier qui aurait la prétention d'acclimater un oranger, et qui, pour ce faire, l'exposerait en plein hiver à la rigueur du temps ?

conservation de l'homme, et de ne pas permettre qu'on y déroge : car on ne les viole jamais impunément.

Peut-être m'objectera-t-on que, sous le ciel brumeux et glacé de la Grande-Bretagne, les enfants ne laissent pas que d'être, dès leur bas âge, soumis, dans un état de semi-nudité, à l'influence de l'air libre. Je répondrai que cette insulte aux préceptes de l'hygiène porte avec elle son châtiment : elle altère et vicie les sources de la vie, et propage les affections pulmonaires et scrofuleuses, qui désolent, sans distinction de rang, toutes les classes de la population anglaise ; dans ce pays, un nombre considérable d'enfants périssent à l'époque de la dentition.

Le nouveau-né, encore un coup, est une plante faible et délicate, qui redoute le contact d'une atmosphère rigoureuse et veut être élevée chaudement. Ce besoin de chaleur se fait surtout sentir à l'époque de l'enfantement des dents de lait, et l'on ne saurait s'imaginer le nombre de ces frêles créatures qui paient de leur vie les torts de l'imprudence ou des préjugés. Mais alors même que cette période critique est franchie, il n'est pas sage de laisser l'enfant exposé sans défense suffisante à la malignité du froid et de l'humidité, et je maintiens que la tiédeur d'un appartement confortable est, en tout cas, bien plus propice au développement des organes que la promenade au grand air, lorsque le thermomètre descend dans le voisinage de zéro.

Est-ce à dire qu'il faille tenir les enfants constamment enfermés et les couvrir outre mesure? Non, sans doute : l'excès du bien produit le mal, et c'est enfreindre un principe que de l'exagérer. La peau n'accomplit régulièrement les fonctions qui lui sont dévolues qu'à la condition d'être entretenue à un degré de chaleur modéré. Que le corps de l'enfant soit donc maintenu dans un juste équilibre de température ; que la main, en consultant sa surface, n'y rencontre ni froidure ni transpiration, c'est le symptôme irrécusable d'un parfait état de santé.

Quant à la nature des vêtements dont il convient de recommander l'usage, on comprend que je ne saurais, sur ce point essentiellement variable, établir de règles uniformes. L'âge, la constitution, le climat, la saison, sont autant de circonstances dont il faut tenir compte, et qui doivent déterminer, aux yeux des parents, l'opportunité de tel ou tel habillement. Toutefois il est un principe immuable, et dont l'application n'admet aucune exception, à savoir, qu'on ne saurait jamais craindre d'entretenir aux extrémités une notable somme de calorique.

La confirmation de cette vérité ressort du traitement qu'on fait subir aux malades atteints d'affections inflammatoires ou pléthoriques des organes internes ; tous les efforts tendent à rappeler le sang vers les extrémités, à l'aide d'une chaleur intense produite par l'immersion des pieds et des mains dans de l'eau

chauffée à un degré très élevé, par l'application de sinapismes, de ventouses, et par toutes sortes de moyens énergiques. Si donc vous soumettez les membres d'un enfant sain et bien portant au procédé diamétralement opposé, c'est-à-dire si vous les tenez constamment en contact avec le froid, n'est-il pas évident que vous mettez obstacle à la répartition régulière du sang dans le réseau veineux, que vous déterminez à la longue un refoulement de ce fluide vers les viscères ; d'où naîtront inévitablement les congestions cérébrales, les engorgements des glandes, des poumons, des intestins, les rhumes, le croup, le faux croup, enfin tous les maux dont la première enfance est tributaire.

Que conclure de ce qui précède, sinon que, loin de découvrir, suivant un usage malheureusement trop commun, les jambes des enfants en bas âge, il est de première nécessité de les leur vêtir chaudement? De bons bas de laine bien étoffés, montant jusqu'au milieu de la cuisse, constituent une toilette moins élégante peut-être, mais à coup sûr très préférable au déshabillé écossais que, sans égard pour leur bien-être et leur santé, on inflige à ces pauvres petites créatures. Je conseille même aux parents dont les enfants annoncent une complexion frêle et délicate, de leur faire porter des chemises de flanelle jusqu'à l'entier accomplissement du travail de la première dentition. Nombre de nouveau-nés, que leur faiblesse rendait

éminemment vulnérables, ont dû leur salut à cette simple mesure hygiénique. Je ne nie pas qu'on ne voie des enfants fleurir et prospérer en l'absence de toute précaution de ce genre. Mais qu'est-ce que cela prouve, sinon que la nature a dévolu aux uns une vigueur qu'elle a refusée aux autres, de même qu'elle a doté certains arbrisseaux de nos forêts du privilége de croître et de fructifier en dépit des intempéries des saisons, tandis qu'elle a condamné d'autres arbustes à périr, si la prévoyance de l'homme ne les soustrait aux rigueurs de l'hiver? J'ajoute que l'insuffisance des vêtements est fatale aux enfants débiles, sans présenter d'avantages réels pour les enfants robustes ; au lieu que le système contraire, si fécond en bienfaits pour les premiers, est sans inconvénients pour les autres.

Une particularité essentielle à noter, c'est que la réaction ne s'opère pas dans le bas âge sans une extrême difficulté ; en d'autres termes, le corps, une fois refroidi, ne se réchauffe que très lentement. On en tirera naturellement cette conséquence, que les ablutions doivent être, particulièrement en hiver, pratiquées avec de l'eau dégourdie, à moins de faire suivre l'emploi de l'eau froide d'une vigoureuse friction. Le nouveau-né convenablement épongé, on le frictionne donc sur toutes les parties du corps à l'aide d'un linge bien sec ; après cette opération, on l'emmaillotte ou on l'habille, en évitant de le serrer dans ses vêtements, de peur d'entraver ou d'interrompre la circulation du

sang. Pour ce qui est du coucher, on donnera la préférence aux sommiers de paille d'avoine ou de fougère, assez fortement bourrés pour qu'ils cèdent difficilement sous la pression. Leur résistance contribuera à affermir les muscles de l'enfant et à fortifier sa santé. On aura soin de couvrir chaudement le nourrisson dans son berceau, mais sans le surcharger de rideaux, qui ne sont bons qu'à l'empêcher de respirer à l'aise, en l'emprisonnant dans une atmosphère stagnante et saturée de ses propres émanations (1).

Point de lessivage de la tête. Le passage d'une brosse douce et d'un linge sec suffit pour purger le tissu capillaire des corps étrangers qui adhèrent à sa surface. Il est à remarquer que le cuir chevelu se trouve, chez le bas âge, dans un état de transpiration permanente éminemment favorable à la dentition. Or, l'humidité qui succède au lavage risque d'arrêter subitement le cours de cette excrétion et de rendre le travail des dents laborieux en lui enlevant ce puissant auxiliaire : raison décisive pour interdire l'usage des lotions dans la région céphalique, alors même que la présence des cheveux sur le chef de l'homme n'in-

(1) Il est bien entendu que les précautions que je recommande sont seulement relatives au premier âge de la vie, depuis la naissance jusqu'à la complète sortie des dents, qui ne dépasse pas, pour l'ordinaire, la troisième année. A partir de ce moment, il est à propos au contraire de changer de régime, et de se relâcher de ces ménagements. Il est temps que l'enfant apprenne à devenir progressivement un homme.

diquerait pas que la nature a voulu mettre la boîte du crâne à l'abri de toute humidité provenant de l'extérieur.

S'abstenir de bercer les enfants par des mouvements violents ou saccadés, et de les faire sauter brusquement dans les bras, de crainte de porter préjudice aux organes cérébraux ; écarter d'eux toute lumière trop vive, tout son trop éclatant, toute odeur trop pénétrante, en un mot, tout ce qui est susceptible d'irriter la sensibilité des organes de la vue, de l'ouïe et de l'odorat : telles sont encore les précautions que je recommande. Qu'on n'oublie jamais que la délicatesse des ressorts de ces fragiles machines exige les plus minutieux ménagements, et que l'excitation provoquée dans quelque organe essentiel réagit la plupart du temps sur les mâchoires, siége d'une grande activité momentanée.

J'ajoute qu'il est de la plus haute importance de faire garder la chambre à l'enfant aussitôt que se manifeste chez lui quelque symptôme d'indisposition. Commence-t-il à se sentir tourmenté par un chatouillement aigu dans les gencives, ce qu'il dénote par la persistance à porter ses doigts à sa bouche, on combattra le développement de ce prurit local par des frictions gingivales à l'aide du *sirop de dentition* dont j'ai indiqué les propriétés et l'usage dans un ouvrage spécial.

Si l'on se conforme ponctuellement à ce petit code

de prescriptions plutôt préventives que curatives, sans négliger d'ailleurs tous les soins usuels et domestiques et entre autres la propreté, on n'aura guère, sauf certains cas exceptionnels et très rares, à redouter une dentition difficile; car ce phénomène tout naturel est destiné à s'opérer pacifiquement, et ne se métamorphose en crise que par suite de l'imprudence, de l'incurie, de l'ignorance ou d'un mauvais système d'alimentation.

On lira sans doute avec intérêt la lettre suivante, qui forme le complément naturel des deux chapitres qui précèdent. Cette lettre, écrite cinq cents ans avant Jésus-Christ par une pythagoricienne à une de ses amies, atteste que l'antiquité avait soigneusement étudié l'hygiène et le régime propres à la première enfance. On remarquera combien il existe d'analogie entre les préceptes contenus dans ce petit code de la maternité et quelques-uns des principes que je viens d'émettre.

Lettre de Mya à Philis.

« Vous allez devenir mère : votre premier devoir est de vous occuper du choix d'une nourrice. Qu'elle ait assez d'empire sur elle-même pour se refuser constamment aux caresses de son mari; qu'elle soit propre et modeste; qu'elle n'ait ni la passion du vin ni l'amour du sommeil; que son lait soit pur et nour-

rissant. Du choix que vous allez faire, dépend la vie entière d'un enfant chéri.

» Tous les instants d'une bonne nourrice doivent être partagés entre ses devoirs. Elle doit consulter la prudence et non sa fantaisie, son caprice, pour présenter le sein au nourrisson : c'est ainsi qu'elle lui fortifiera la santé. Il n'est pas moins nécessaire qu'elle attende, pour se livrer au sommeil, que l'enfant ait envie de se reposer.

» Prenez garde qu'elle ne soit d'une humeur colérique; je n'apprendrais pas non plus avec plaisir qu'elle fût bègue; tâchez même qu'elle soit née dans la Grèce, de peur que, par imitation, votre enfant ne contracte un accent vicieux. Surtout qu'elle soit prudente dans le choix de ses aliments, et qu'elle ne prenne de nourriture qu'avec une juste réserve.

» Il est bon de laisser dormir les enfants après qu'ils se sont bien nourris de lait : ce repos agréable, et qu'exige leur faiblesse, rend leur digestion plus facile. S'il faut absolument leur donner quelque autre nourriture que le lait de leur nourrice, n'oubliez pas qu'elle doit être simple et légère. Je crois que le vin est une boisson trop forte pour eux; si vous ne le leur refusez pas entièrement, qu'il soit du moins assez trempé pour approcher de la douceur du lait.

» Je ne conseillerais pas de les baigner tous les jours : il suffit qu'ils prennent le bain de temps en temps, et il est essentiel d'en bien ménager la tem-

pérature. N'étudiez pas avec moins d'attention celle de l'air que respirera votre enfant; qu'il n'éprouve ni une trop grande chaleur ni un froid trop rigoureux. Sa chambre ne doit être ni trop close, ni trop exposée au vent; l'eau qu'il boira, ni trop légère, ni trop pesante. Ne lui donnez pas des langes trop rudes; qu'ils aient assez d'ampleur pour l'envelopper, trop peu pour l'incommoder. La nature doit être votre règle; elle demande que ses besoins soient satisfaits, elle ne veut pas de magnificence. »



CHAPITRE III.

SURVEILLANCE DES MACHOIRES EN TRAVAIL. — SOIN HYGIÉNIQUE DES GENCIVES. — DU PRURIT DE DENTITION.

Les premières recherches vers lesquelles je dirigeai le cours de mes observations n'avaient qu'un but : c'était de pénétrer la cause première des convulsions auxquelles l'enfance est si souvent sujette durant la phase de la première dentition ; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que le cadre de mes études s'élargissait de lui-même ; car je découvrais, chemin faisant, que non-seulement les convulsions, mais encore la diarrhée, les vomissements et les irritations de toute nature dont le premier âge est tributaire, dérivaient d'une source commune. Ces affections diverses ne sont manifestement que les conséquences variées d'un principe unique, l'état des mâchoires en travail, ce dont je me fais fort de convaincre tout homme éclairé et consciencieux.

Bien venant jusqu'aux dents, tel est le dicton pitto-

resque dans son laconisme, mais que l'expérience a suggéré aux femmes de la campagne : il témoigne de cette vérité fréquemment observée, à savoir, que l'on voit tel enfant, robuste et bien portant durant les premiers mois de son existence, s'étioler et contracter toutes sortes de maladies au moment de l'ossification, de la progression et de la sortie des dents.

On a très diversement commenté ce phénomène.

Les uns ont soutenu d'une manière absolue que la dentition ne saurait donner lieu à aucun accident : suivant eux, les affections qui surgissent à cette époque ne seraient que le développement naturel et inévitable de prédispositions inhérentes à la constitution primordiale des sujets.

Les autres, au contraire, ont dressé une nomenclature formidable de tous les maux dont ils imputent l'origine à cette opération de la nature, si bien qu'à les entendre, il faudrait considérer la période de la dentition comme un écueil à peu près impossible à franchir.

Quelques uns ont attribué tous les désordres qui surviennent dans la santé des enfants à une pression pernicieuse subie par le cordon vasculo-nerveux placé au fond des alvéoles; pression résultant, dans leur opinion, d'une part, de la croissance continue des racines de la dent, d'autre part, de l'obstacle opposé à la sortie de la couronne par le resserrement du détroit alvéolaire.

Suivant ceux-ci, les dents se comportent avec les alvéoles à la manière de coins qui s'ouvriraient, par écartement, un passage, et la contrainte qu'elles exercent sur ces derniers organes, prétendent-ils, détermine aux alentours une irritation inflammatoire qui, de proche en proche, se répand sympathiquement dans l'économie.

Ceux-là veulent que l'irritation soit l'effet de l'inflammation de la pulpe dentaire, ou de la compression du périoste, ou bien encore de l'état des nerfs étranglés entre des parties qui s'ossifient, ou enfin de la tension immodérée et du déchirement des gencives.

La plupart, s'arrêtant à la surface des phénomènes, sont convaincus que l'alvéole s'use sous l'action de la dent qui le transperce, et que la gencive est perforée par la couronne dentaire de la même manière qu'un parchemin pourrait l'être par un poinçon ; de là les violentes douleurs causées par l'éruption des dents et les accidents qui en découlent. Cette dernière croyance, la plus accréditée de toutes, passe pour article de foi, notamment auprès des gens du monde, chez lesquels on entend dire communément :

« Tel enfant est malade parce qu'il *perce* ses dents. »

Autant de systèmes, autant d'erreurs. J'ai développé, dans le chapitre de l'anatomie (1), le mode

(1) Ouvrage sur les *accidents de dentition.*

de germination, d'ossification, de progression et de sortie des dents. Les faits sont en contradiction directe avec toutes les théories qui précèdent. Comme elles partent de principes absolument faux, il n'en est pas une qui n'arrive à une conclusion fort éloignée de la vérité.

Quel phénomène se passe-t-il donc dans les mâchoires d'un grand nombre d'enfants, qui puisse donner naissance à des crises dont l'issue est si souvent funeste?

Est-ce la douleur?

Sont-ce des lésions organiques?

Quelle est donc la cause déterminante de ces désordres qui viennent à l'improviste troubler la santé et compromettre la vie de tant de jeunes créatures, florissantes avant l'époque de la dentition!

Question d'un bien grave intérêt, puisqu'elle fut, comme je l'ai dit ailleurs, mise au concours, dès l'an 1781, par la Société royale de médecine de Paris, et que, malgré le prix attaché à la meilleure solution, elle reste encore à résoudre. En effet, la statistique avait constaté, à cette époque, qu'il mourait chaque année, par suite des maladies de la dentition, la sixième partie des enfants en bas âge; et les tables de mortalité donnent la preuve que cette proportion est demeurée la même, bien que le mode de traitement ait été complétement changé.

Les travaux faits jusqu'à ce jour sur cette matière

aussi obscure qu'intéressante n'avaient donc réussi qu'à compliquer le problème en multipliant les conjectures. J'ai la ferme confiance de l'avoir résolu par la découverte du *prurit de dentition*. Dans ma conviction, toutes les affections qui dépendent de l'éruption des dents de lait sont le produit plus ou moins direct d'un chatouillement local qui, en réagissant sur le système nerveux, jette le trouble dans les diverses fonctions de l'économie. C'est ce que je puis démontrer par l'examen circonstancié de la marche que suit le développement de la crise dentaire.

A l'époque de la formation et de l'ossification des premières dents, l'enfant n'est pas encore en possession de la faculté de parler, mais il n'en est pas moins en état de traduire très clairement par sa pantomime et par les intonations différentes de ses cris inarticulés, les impressions pénibles ou agréables qu'il éprouve. Eh bien, observez-le au début du travail de la dentition ; ses premières sensations se manifestent par un mouvement significatif : il porte vivement, mais sans cris, ses doigts à sa bouche et se frotte avec opiniâtreté les gencives. Cette action implique-t-elle chez lui un sentiment de souffrance ? Évidemment non. Qu'un insecte vienne à me frôler le visage, que les barbes d'une plume effleurent l'épiderme de mes lèvres, de mes paupières, ou l'intérieur de mes narines, aussitôt ma main se porte machinalement à l'endroit affecté. Ce geste est-il l'effet d'une commotion doulou-

reuse? Point du tout : il n'a d'autre mobile que le chatouillement causé par la présence d'un corps importun.

Le nourrisson qui souffre éclate en plaintes et en sanglots; une piqûre, une brûlure, une colique, font à l'instant même jaillir et ses pleurs et ses cris. C'est ce qui ne manquerait pas d'advenir, dès le prélude de l'éruption dentaire, si ses premières atteintes étaient accompagnées de douleur. Mais du moment que l'unique démonstration de l'enfant consiste à passer silencieusement ses doigts sur ses gencives, n'est-on pas fondé à penser que ce qu'il ressent est d'une nature différente? Et que serait-ce, sinon une sensation de prurit, de démangeaison, de chatouillement?

La meilleure preuve que la gencive n'est nullement endolorie, c'est la facilité, je dirai plus, l'expression de jouissance avec laquelle l'enfant tourmenté par la dentition y laisse porter la main; c'est l'empressement qu'il met à saisir et à mordre tous les corps susceptibles d'opposer une résistance à la pression de ses mâchoires. Si sa gencive était le siége d'une douleur nettement caractérisée, vous le verriez au contraire défendre cet organe du plus léger attouchement, car le propre de la douleur est d'exalter, dans la région dont elle s'empare, la sensibilité des tissus.

On ne saurait, sans mauvaise foi, se refuser à conclure avec moi, des observations précédentes, que l'enfant n'éprouve dans le principe qu'une déman-

geaison, un chatouillement d'une espèce particulière, effet purement nerveux, que je désigne sous le nom de *prurit de dentition.*

Mais quelle est la cause de ce chatouillement ? Rien n'est plus facile que de la reconnaître.

Dans les conditions normales, le sac muqueux (1), simplement congestionné, fonctionne sans provoquer aucun désordre, c'est-à-dire qu'il se borne à détruire les obstacles qui pourraient s'opposer à la sortie des dents. Mais si, par défaut de soins, ou par des soins mal entendus, tels, par exemple, qu'une alimentation vicieuse ; en un mot, si, par des écarts de régime, le sac muqueux devient le siége d'une irritation locale, il se déclare dans les mâchoires une démangeaison, qui peu à peu s'élève, si l'on n'y met ordre, jusqu'aux élancements les plus intolérables.

Il est essentiel de remarquer que c'est seulement après qu'ils ont longtemps promené, sans se plaindre, leurs doigts sur leurs gencives, que l'impatience finit par gagner les enfants chez lesquels la dentition doit s'opérer avec peine. Alors ils s'agitent, se tournent, se retournent, se tordent en tous sens ; puis finissent, de désespoir, par jeter des cris furieux, mais de ces cris qu'un observateur exercé ne saurait confondre

(1) Voyez le chapitre de l'anatomie dans l'ouvrage de l'auteur sur les *accidents de dentition.*

avec les gémissements et les lamentations arrachés par la douleur. Point de larmes, point de sanglots ; rien que des accents de colère et de rage, des clameurs convulsives, pareilles à celles qui échappent aux personnes nerveuses soumises malgré elles à un chatouillement prolongé.

A dater du moment où le prurit de dentition a pris ce caractère, il devient la terreur de l'enfant, et la seule approche d'un accès suffit pour renouveler ses angoisses. Voilà le motif des cris presque incessants que font entendre certains sujets durant la période de la dentition.

L'effet le plus fâcheux de cet état de choses, c'est que l'ébranlement du système nerveux qui en résulte jette la perturbation dans toutes les fonctions vitales : le sommeil disparaît, l'appétit s'évanouit, les digestions se dérangent, et les résultats inévitables de ces désordres sont la fièvre, la diarrhée, les vomissements et les convulsions.

Quoi ! dira-t-on, un simple chatouillement pourrait avoir des conséquences aussi graves? Oui, sans doute : il ne tiendrait qu'à moi d'en citer mille preuves. La morsure de certains insectes, bien que peu douloureuse au fond, ne dégénère-t-elle pas, à la longue, en une véritable torture? Ne voit-on pas souvent un cheval du naturel le plus paisible se cabrer et s'emporter sous l'empire de l'irritation causée par les mouches qui le harcèlent? Enfin, ne sait-on pas, par l'épo-

pée de la Fontaine, que c'est assez d'un moucheron pour mettre au supplice le plus puissant des animaux?

Mais, sans chercher ailleurs mes exemples, je m'adresse, lecteur, à vous-même. Je vous suppose d'une organisation irritable et nerveuse, et j'imagine qu'on s'avise de vous chatouiller légèrement la plante des pieds ; que cette titillation se répète à plusieurs reprises dans le cours de vos repas ; que votre sommeil soit à tout moment troublé par le même supplice : croyez-vous votre santé à l'épreuve d'un semblable agacement? Croyez vous que s'il se renouvelle pendant des jours, des semaines, des mois entiers, votre constitution résistera à sa pernicieuse influence ; que vos digestions pourront s'accomplir régulièrement ; que vos forces se répareront dans l'agitation d'un sommeil constamment interrompu? Non certes. Eh bien ! ce tourment dont l'image même vous épouvante, est celui qu'endurent un grand nombre d'enfants à l'époque de la première dentition. Comment s'étonner qu'une notable partie de ces frêles créatures y succombe? Les mauvaises digestions engendrent la fièvre, la diarrhée et les vomissements ; une excitation constante détermine des convulsions ; enfin la privation de sommeil entraîne l'étisie, le dépérissement, et de ces accidents continus surgit une désorganisation générale qui conduit rapidement à la mort.

Il est donc évident que c'est à l'excitation du système nerveux, stimulée et fomentée par le prurit de denti-

tion, et non point à des douleurs dues aux prétendus efforts des dents pour percer les gencives, qu'il faut attribuer la plupart des maux de la première dentition. Si l'éruption dentaire avait lieu, ainsi qu'on se l'imagine, par voie de perforation, n'est-il pas manifeste que la souffrance n'épargnerait aucun enfant, puisque la pression de la dent rendrait, chez l'un comme chez l'autre, les gencives également douloureuses? Cependant on sait qu'il n'en est point ainsi, et que celui-ci franchit impunément, et sans le moindre malaise, le pas périlleux où celui-là laisse sa santé et parfois sa vie.

D'où peut naître cette différence, en apparence inexplicable? Les sujets peu nerveux, peu impressionnables, peu chatouilleux, si je puis m'exprimer ainsi, sont généralement à l'abri des atteintes du prurit de dentition. Les organisations d'une nature opposée sont, au contraire, une proie à laquelle il s'attaque et se cramponne avec acharnement. C'est chez elles qu'on le voit fréquemment provoquer les crises les plus violentes, sans néanmoins que son action produise dans l'organisme des désordres appréciables. En effet, M. Guersant a constaté, par l'examen anatomique du corps d'un grand nombre d'enfants morts de convulsions causées par la dentition, qu'il n'existait aucune lésion susceptible de justifier et d'expliquer un aussi funeste résultat.

J'ai dit que, dans l'opinion de ce professeur, les

maux de la première dentition proviennent de l'*irritation dentaire*. M. Trousseau, de son côté, en trouve le principe dans un *trouble purement nerveux*. En présence du sentiment de ces savants, corroboré de celui de MM. Blache, Barthez, Rilliet, Roger, Barrier, Duval, Deschamps, Duvivier, et d'un grand nombre d'autres praticiens distingués, il était d'un haut intérêt : Premièrement, de pénétrer la cause de ce TROUBLE NERVEUX, de cette IRRITATION DENTAIRE, sur lesquels personne ne s'était encore expliqué d'une manière précise et catégorique. Secondement, de trouver un moyen de combattre directement cette cause qui porte le désordre dans l'économie et dérange si gravement la santé des enfants (1).

En décrivant le PRURIT DE DENTITION, j'ai satisfait à la première condition.

En indiquant le moyen (2) d'entretenir les gencives des nourrissons en parfait état de santé et de fraîcheur à l'époque du travail des dents, et par con-

(1) Il faut combattre les causes des maladies, et non les maladies elles-mêmes, sous peine d'insuccès. Ainsi, qu'un individu s'enfonce une épine dans le pied, que la fièvre se déclare, faut-il soigner la fièvre ? Évidemment non ! en enlevant l'épine, toute médication devient superflue, la fièvre cesse.

(2) Le *sirop hygiénique*, dont on doit frictionner les gencives des enfants pendant le cours de la dentition, se trouve aujourd'hui dans toutes les pharmacies, et spécialement à la pharmacie *Béral*, 14, rue de la Paix, à Paris.

séquent de s'opposer au développement de ce funeste prurit, j'ai la confiance d'avoir comblé une lacune importante en ce qui concerne les soins hygiéniques dont on doit entourer les enfants à la mamelle.

FIN.




OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

GUIDE DU PRATICIEN DANS L'ADMINISTRATION DES VAPEURS D'ÉTHER. In-18. 1 fr.

MÉTHODE D'ÉTHÉRISATION PAR L'ÉTHER ET LE CHLOROFORME. In-8. 1 fr. 50.

DES ACCIDENTS DE LA DENTITION chez les enfants en bas âge, et moyens de les combattre. Paris, 1851, 1 vol. in-8, avec figures dans le texte. 3 fr.

DE LA GUTTA-PERCHA et de son application aux dentures artificielles en remplacement des plaques métalliques et des substances osseuses corruptibles. In-8, avec planches. 2 fr.




Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.